

La récolteuse subaquatique

À partir des vignes de son grand-père noyées sous les eaux d'un barrage, Emmanuelle Pagano étire une magnifique narration familiale et cosmique.

Sauf riverains
d'Emmanuelle Pagano
P.O.L., 396 p., 19,50 €

Emmanuelle Pagano est une voix, un souffle, un ton – donc un chant qui remue la littérature. Publiée chez P.O.L. depuis son roman *Le Tiroir à cheveux* (2005), l'écrivaine a enchaîné avec *Les Adolescents troglodytes* et *Les Mains gamines* (La Croix du 27 novembre 2008), emplis de pudeur pétrifiante, de cruauté concrète et d'idéal sondé. Chez Emmanuelle Pagano, les paysages surgissent tels des sentiments, les arbres se font généalogiques, le grand air ne manque pas : tout devient clair comme de l'eau de roche. Il suffit de pister les indices fragmentaires et les révélations disséminées, plutôt que d'attendre que la vérité nous tombe toute cuite dans le bec.

Récoltant les assonances qui s'emballent parfois dès le titre du livre – *Nouons-nous*, 2013 –, la romancière guette les failles et les continuités, les dissolutions et les régénérations, les spoliations et les réappropriations, les érosions fatales et les formations inattendues. Elle documente l'insaisissable.

Sauf riverains, non seulement n'échappe pas à la règle mais la magnifie. Deuxième volet d'une « Trilogie des rives » en cours (le premier tome datant de 2015 : *Ligne & Fils*), ce récit assume l'auscultation autobiographique : « J'aurai peur du bruit des bêtes voisines, plus lointain et d'autant plus effrayant, des cris voilés, autant dire hantés de la chouette habituelle, des aboiements rauques des chevreuils que je n'aurai jamais le courage de reconnaître et que je prendrai pour des chiens rendus marrons aux forêts riveraines. »

Emmanuelle Pagano a vu le jour en 1969, l'année où étaient fermées les vannes du barrage du Salagou (Hérault), qui devait « ennoyer » les vignes de son grand-père. De cette poche des eaux naît une narration aux allures de mythe sédimenté affouillant les structures telluriques :



Les paysages surgissent tels des sentiments, les arbres se font généalogiques. Jean-Luc Chapin/Agence VU

« La vallée, elle, était esthétiquement et géologiquement préparée à recevoir le lac. Lovée dans son écrin millénaire de roches rouges et noires, on aurait dit qu'elle n'attendait que lui. »

À l'autre bout de la chaîne, la lutte annonciatrice de temps nouveaux des paysans du Larzac : « Ils ajoutaient aux floraisons le meilleur d'eux-mêmes. » Et pendant ce temps-là : « Sous la surface, les vignes de mon grand-père continuent de vivre, les ceps gainés d'éponges lacustres aux couleurs dégradées du vert au jaune orangé. Accrochées aux sarments vidés de leurs fruits, elles se regroupent comme les raisins, et offrent un refuge aux perches. »

La romancière maîtrise les émotions et le tempo de chacune de ses phrases, bâties avec la vie des autres même quand il s'agit de la sienne. Il faut se plonger dans cet immense poème en prose qui ne dit pas son nom.

Tout se noie et se « dénoie » dans *Sauf riverains*, comme tout se nouait et se dénouait dans *Nouons-nous*. Ce balancement fait lien dans l'œuvre d'Emmanuelle Pagano, où les routes deviennent des veines, les lacs des organes, un plateau cristallin la cage thoracique et les deux territoires familiaux les deux lobes du cerveau.

Née en même temps qu'une retenue d'eau, la romancière maîtrise les émotions et le tempo de chacune de ses phrases, bâties avec la vie des autres même quand il s'agit de la sienne. Il faut se plonger dans cet immense poème en prose qui ne dit pas son nom. Son auteur écrit en modeste sourcière croulant sous les témoignages oraux, les archives, les souvenirs et les cartes topographiques où grouillent des courbes de niveau hypnotiques. Tout en laissant échapper sa recette démiurgique : « Regarder, c'est déjà transformer. »

Antoine Perraud